Elfe XX-XXI

Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles

7 | 2019

Littérature et cuisine

Nourriture, repas et banquets dans la « légende urbaine » de *Vernon Subutex*

Eva Voldřichová Beránková

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elfe/336>

DOI : 10.4000/elfe.336

ISSN : 2262-3450

Éditeur

Société d'étude de la littérature de langue française du XXe et du XXIe siècles

Référence électronique

Eva Voldřichová Beránková, « Nourriture, repas et banquets dans la « légende urbaine » de *Vernon Subutex* », *Elfe XX-XXI* [En ligne], 7 | 2019, mis en ligne le 01 avril 2019, consulté le 21 septembre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/elfe/336> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.336>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

La revue *Elfe XX-XXI* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Nourriture, repas et banquets dans la « légende urbaine » de *Vernon Subutex*

Eva Voldřichová Beránková

- 1 Dans *Vernon Subutex I-II-III* (janvier 2015, juin 2015 et mai 2017), sa trilogie consacrée à un mystérieux disquaire devenu SDF, puis converti en prophète d'une sorte de nouvelle « religion des convergences », Virginie Despentes affirme représenter toutes les classes sociales de la France contemporaine et aborder l'ensemble des sujets d'actualité :

Tout rentre dans Vernon. Le 7 janvier, le 13 novembre, Bruxelles, la crise des réfugiés, la Grèce, rien n'était prévu. Et on pourrait continuer *Vernon Subutex*, avec le Brexit, Trump, Manchester... C'est autre chose que les années 1980, c'est sûr. Le roman, par sa forme m'a permis de faire une place à ce qui se passe. Il est très souple¹.
- 2 Entreprise néo-balzacienne par excellence, la saga contemporaine de *Vernon Subutex* compte en tout 1233 pages sur lesquelles défilent les vies des 22 héros suivis de près par la romancière, sans compter plus d'une centaine de personnages secondaires qui gravitent autour d'eux. Une telle quantité de « matériaux » permet à Virginie Despentes d'aborder pratiquement tous les aspects de la vie contemporaine, du *dog-sitting* au nourrissage de corbeaux, du port du voile au tatouage vindicatif, du changement de sexe à la nouvelle vie communautaire.
- 3 Sans se concentrer uniquement ni même spécialement sur la nourriture, les trois tomes du roman n'en offrent pas moins au lecteur une véritable « sociologie de l'alimentation », telle qu'elle est vécue et conceptualisée dans la France contemporaine. En effet, assez significativement, toutes les grandes tendances évolutives repérées par les chercheurs en sociologie de l'alimentation ou en *food studies* au cours des vingt dernières années se trouvent confirmées, abondamment illustrées et débattues avec verve dans le texte despentien. Bref, l'obligation de « cartographier la société² » dont l'auteur ne cesse de se réclamer reste valable également pour les domaines de la nourriture, de la gastronomie, des rituels de l'alimentation. Voyons-en quelques-uns des plus marquants.

La « malbouffe » et le grignotage

- 4 Définie par Stella et Joël de Rosnay comme une alimentation trop riche, trop grasse et donc mauvaise pour la santé³, la mal bouffe, accompagnée de tous les autres facteurs de risque modernes (« transformation de la composition des repas, montée du grignotage, repas sautés, progression de la consommation de produits sucrés, de la *junk food*⁴ »), représente l'une des tendances les plus marquantes de notre époque. Dans la trilogie, elle est omniprésente, au point de constituer une sorte de règle, un véritable *modus videndi*⁵ :

Vernon était descendu faire des courses de Coca, de clopes, de chips et de whisky, avec la carte bleue de son copain chanteur. (I : 38)

[Emilie] a sorti les verres, balancé des sous-bocks et rempli un bol d'amandes grillées avec des mouvements brusques, elle faisait les gestes de l'hospitalité en y mettant de la mauvaise grâce, pour que ça reste désagréable. (I : 53)

Arrivée au camp [Olga] se promène partout, un paquet de chips dans une main et des petites bouteilles d'huiles essentielles dans l'autre, supposées la guérir du rhume, et qu'elle tète à la bouteille – sans que personne n'ose lui faire remarquer qu'a priori, ça ne se prend pas comme ça. (III : 345-346)

- 5 Les personnages mangent fort rarement un repas véritable, mais ils passent la majeure partie de leur temps à grignoter. Cette tendance culmine dans une scène tragi-comique qui montre Olga et Vernon en train de mendier devant un supermarché Franprix et de littéralement « commander » à des passants la nourriture dont ils ont envie :

– Monsieur, monsieur, s'il vous plaît, vous m'achetez un Coca-Cola ?

Elle ajoute en touchant son ventre « c'est pour le bébé », puis se tourne vers Vernon « qu'est-ce que tu prends, toi ? » puis elle rappelle le quidam, qui tourne la tête avant de pousser la porte du supermarché, et prend commande, l'air amusé « et une bière, s'il vous plaît, c'est pour mon ami ». (I : 367-8)

- 6 La combinaison de la grossesse (feinte) de la mendiante, d'une part, et de la mal bouffe qu'elle absorbe, de l'autre, ne choque curieusement personne, de sorte qu'Olga renchérit :

« bonjour madame tu me ramènes des chips, s'il te plaît ? C'est pour le bébé. » [...]

– [...] Ça ne leur coûte pas grand-chose de me donner à manger, je demande des cacahuètes des chips ou du Cola... des fois, du chocolat... (I : 368)

- 7 Il est intéressant de remarquer à ce propos que les habitudes alimentaires désastreuses des personnages ne sont qu'en partie imputables à leur pauvreté ou à la précarité de leur statut social. En effet, même après qu'elle s'intègre dans un groupe d'amis, Olga mène une vie relativement aisée et mange à sa faim, son régime alimentaire n'en devient pas plus équilibré. Elle se contente de troquer une mal bouffe « pour pauvres » contre une version plus chère, mais tout aussi assassine pour la santé :

[Olga] leur dit la veille pour le lendemain ce dont elle a envie, et les potes de Vernon reviennent avec le Côte d'or noir à la noix de coco, le pot de Nutella ou les serviettes hygiéniques. Elle ne boit plus que du whisky. Elle s'est constitué un petit stock, bien caché dans un recoin éloigné des voies, peu de chance qu'on mette la main dessus en son absence. Terminé, le pinard qui lui déboîtait l'œsophage, maintenant madame met du whisky dans son Pepsi Max. (II : 353)

- 8 Il en va de même pour Charles qui a gagné une somme importante au loto. Le seul changement qu'il se permette désormais dans sa nouvelle vie de riche est « le beurre de cacahuète, la bière de marque et les rasoirs à cinq lames » (II : 47)... Apparemment, il

faut provenir des milieux aisés et recevoir une sorte de *food education* dès l'enfance pour rester à l'abri de la mal bouffe.

L'obésité et les troubles alimentaires

- 9 Cela dit, l'appartenance à des classes moyennes voire supérieures ne garantit pas pour autant un rapport plus serein à la nourriture. Il est assez significatif de constater que la majorité écrasante des personnages représentés dans *Vernon Subutex* souffrent de troubles alimentaires les plus divers. Émilie « a pris vingt kilos en dix ans » (I : 54) et doit endurer toutes les formes de stigmatisation que les sociétés occidentales pratiquent vis-à-vis des femmes obèses⁶. Daniel, au contraire, passe du statut d'enfant obèse et méprisé par tous à celui de ravissante starlette du porno, avant de changer de sexe et de devenir le responsable, très masculin, d'un magasin de cigarettes électroniques (I : 205-209).
- 10 De manière générale, les hommes et les enfants (auxquels il faut ajouter certaines femmes plus âgées ou socialement peu valorisées) ne surveillent leur poids que d'un œil distrait, voire laissent tomber tout souci de paraître : Laurent remarque de temps en temps son propre « embonpoint grotesque » (I : 110) ; Laure mange d'un seul trait « une énorme boîte de pâtisseries Sadaharu » (I : 147) ; Lancelot « se gavage [de sucreries] à en devenir malade » (I : 140) ; Antoine se voit comme « mou, timide et empoté » (II : 241) ; la mère de Loïc « fai[t] cent trente kilos » (II : 314) ; Olga « n'arrê[t] pas de prendre du poids » (III : 102) ; la fille de Marie-Ange « a dans la bouche une sucette d'un rouge vif. Elle mange trop de sucres » (III : 149) et le producteur Laurent Dopalet « [met] du gras entre lui et le monde » (III : 226) pour se protéger après une agression dont il a été victime.
- 11 Par contre, la plupart des femmes, notamment celles qui ont encore gardé quelques aspirations dans leurs vies professionnelles ou personnelles, restent obsédées par des régimes et la traque des calories. Dans le milieu des films X, décrit dans la trilogie à travers les personnages de Pamela Kant et de Daniel, l'anorexie généralisée n'a rien de surprenant : « Sur les cinq comédiennes, il y en avait deux qui se gavaient de laxatifs, pour rester minces, elles avaient mal au bide toute la journée et leurs peaux étaient bousillées. » (I : 192)
- 12 Or, les troubles alimentaires ne se limitent pas aux domaines du cinéma ou de la mode. Ainsi, la journaliste surnommée Lydia Bazooka, qui n'a pourtant aucun besoin de se dévêtir pour exercer son métier, témoigne à plusieurs reprises du développement « logique » de sa boulimie :
 Elle se lève visiter le placard. Chocolat au lait, des chips, cacahuètes grillées salées, galette des rois de chez Dia pour 6 personnes, faux Nutella. La moitié de son salaire y passe. [...] Ça lui coûterait moins cher d'être au crack que de faire toutes ces crises de boulimie. Jusqu'à il y a un mois, elle voyait ces séances comme des montées de gourmandise malade. Et se faire vomir plusieurs fois dans la nuit lui paraissait l'unique méthode pour manger tout en restant mince. Elle est mince. Elle n'a pas le choix : elle n'est pas spécialement jolie. Il faut au moins qu'elle ait de l'allure. (I : 177)
- 13 Quant à Sylvie, elle résout l'obligation contemporaine de garder un poids peu élevé jusqu'à l'âge de la préretraite en recourant, elle aussi, à une sorte d'anorexie pragmatique, « de conviction » :

Depuis qu'elle a commencé sa ménopause, de toute façon, c'est assez simple : elle a cessé de s'alimenter. Bizarrement, elle ne se sent pas faible. Ses amis racontent que passé cinquante ans, les femmes n'ont besoin que de cinq ou six cents calories par jour pour se sentir bien. Elle ne sait pas si c'est vrai. Mise au régime anorexique, elle ne perd pas le moindre gramme. Elle ne peut pas se permettre de grossir. Elle n'a pas le budget pour renouveler sa garde-robe. (III : 205)

- 14 L'attitude des hommes vis-à-vis des régimes des femmes se traduit par une schizophrénie fondamentale. D'une part, ils exigent des partenaires minces et élégantes qu'ils exhiberaient en public pour confirmer leur propre statut social, mais, d'autre part, les restrictions alimentaires les agacent, voire les dégoûtent. Même le doux Vernon méprise la nourriture d'une amie qui l'héberge temporairement : « Emilie petit-déjeune des céréales de meuf, des trucs qui font aller à la selle et qui ont un goût de foin, il en a mangé quelques cuillères, résigné, mais il craignait que ça lui donne trop envie de chier. » (I : 64)

- 15 Par la suite, il se sauvera de chez une autre amante, Sylvie, dont il ne supportera pas les remarques critiques et le mode de vie. Bref, quel que soit leur status et leur nature, les héros despentiens restent toujours représentatifs d'une certaine vision de la société aux caractéristiques stables (pression alimentaire sur les femmes, réticences devant les tâches domestiques pour les hommes) :

Il fume trop, il mange mal, son humour est douteux, il prend du bide, il passe trop de temps dans la salle de bains, il n'a pas assez lu... et t'as descendu combien de bières, dis donc tu fumes beaucoup tu ne veux pas ouvrir les fenêtres, vas-y vite, ferme-les maintenant, il fait trop froid, tu fais trop de bruit je ne peux pas dormir, dis donc tu ne pourrais pas mettre ta vaisselle dans l'évier quand tu as fini de manger... (I : 154)

- 16 Xavier, lui, s'irrite régulièrement de devoir faire les courses prescrites par sa femme et de respecter ses restrictions alimentaires en général :

Le voilà, comme un con, à chercher les yaourts à zéro pour cent sans aspartame, parce que madame fait attention à sa ligne, mais l'aspartame la fait péter comme une usine à gaz. (I : 70)

Xavier avait déjà repéré sur la carte les fritures qu'il allait demander lorsque ces dames, subitement, ont décidé de manger sain. Elles ont peur de grossir. C'est vrai qu'ici ils aiment l'huile. Mais il suffirait d'aller courir trente minutes le matin et elles ne prendraient pas un gramme. Au lieu de quoi, il a fallu palabrer trois quarts d'heure pour savoir qui allait acheter quoi pour préparer son plat – et maintenant il attend, devant la supérette, que ça se passe. Elle va mettre trois heures à acheter un brocoli et une douzaine d'œufs. Il connaît sa femme. Elle lit les étiquetages de chaque produit. Elle est capable d'apprendre la langue rien que pour harceler le vendeur. (III : 134-135)

- 17 La même consternation par des lubies alimentaires modernes est lisible dans la scène où La Hyène, une détective privée lesbienne, s'étonne devant les exigences de la jeune Aïcha qui court les pharmacies la nuit à la recherche de produits digestifs :

« Du jus d'artichaut ? Mais t'as pas déjà acheté du radis noir en gélules, quand on est arrivées ? » [...] « Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi jeune à ce point passionné par sa digestion. Toi, quand t'auras quarante ans, on se demande où t'en seras. » (I : 283)

Les animaux à table

- 18 Les mêmes dichotomies « riche / pauvre », « raffiné / primitif » se répercutent curieusement dans le monde animal. Vernon apprend avec stupéfaction que Colette, la

petite chienne qu'il est censé surveiller pendant l'absence de ses propriétaires, « mange à heures fixes, un savant mélange de légumes frais croquettes viande blanche et pâtée bio » (I : 95) et donc qu'elle est globalement beaucoup mieux nourrie que lui-même. L'inspection du frigidaire confirme cette hypothèse et plonge le héros dans un sarcasme révolté :

Bien sûr il va donner ce petit poulet à 19 euros à la chienne. C'est écrit dessus. 19 euros. Les enculés. Et les yaourts Sveltesse au chocolat qui ne font pas prendre un gramme. Et les petits Kiri – il n'y a pas une sous-marque, là dedans, et le miel de châtaigne, et il voit le prix sur une bouteille en verre de jus de cranberry – 12,80 euros. Vernon termine le comté. La chienne est assise à ses pieds, patiente et attentive. « T'es pot de colle, toi. » Elle incline la tête en l'écoutant. Il finit par comprendre qu'elle veut du fromage. Il lui donne toute la croûte, en espérant que ça ne la rende pas malade. (I : 96-97)

- 19 Dans le tome II de la trilogie, Vernon a depuis longtemps quitté l'univers confortable des chiennes racées pour une vie de clochard qui le rapproche de plus en plus des chats de gouttière. C'est en nourrissant ces derniers qu'une certaine Jeanine fait la connaissance du héros dans un parc et commence à le traiter de la même manière que les félins :

Elle dit à Vernon qu'il est un « petit mignon, ça se voit tout de suite, à mon âge on a l'œil, vous êtes un petit mignon, et vous avez des yeux magnifiques ». Elle dit la même chose aux chats qu'elle nourrit. Elle lui remplit des bouteilles d'eau, et lui amène du riz, dans lequel elle a fait fondre de généreuses doses de beurre. Elle ne fait aucun commentaire, mais Vernon la soupçonne de considérer que ce qui est bon pour le poil des chats l'est forcément aussi pour l'homme. (II : 23-24)

- 20 Le vieux Charles, lui aussi, passe du nourrissage de pigeons et de corbeaux à l'aide aux sans-abris auxquels il s'identifie en partie. Dans le cadre de son étrange régime de promenades quotidiennes, il veille sur Vernon au même titre que sur les oiseaux du parc :

Charles lui avait offert une bière et tendu la moitié d'une baguette de pain molle et écrabouillée, qu'il devait traîner dans son sac depuis un moment et sur laquelle Vernon s'était jeté avec avidité. « Merde, vas-y doucement ou tu vas te rendre malade. Tu seras encore là, demain ? Je t'apporterai du jambon, il faut que tu te requinques. » (II : 20-21)

« Il faut que tu manges ça [des oranges] et que tu te mettes à l'abri. » (II : 118)

« Alors, t'es pas mort ? C'est grâce à mes oranges, pas vrai ? » (II : 119)

Du banquet à l'économie parallèle

- 21 Au fur et à mesure, une véritable communauté se forme autour de Vernon qui joue un rôle, très passif d'ailleurs, de guide spirituel, une sorte de sage hindou (ou de fol-en-Christ ?) que la foule prend l'habitude de solliciter en plein air pour demander conseil, bavarder vaguement, voire passer un moment serein à se taire ensemble :

C'était devenu un peu ça, le parc, dans la journée : un mélange de groupe de discussion, coffee shop à ciel ouvert, débit de bière et lieu de débats. La pelouse était son salon, Vernon y recevait avec l'affabilité de l'hôte disponible et touché par tant d'attentions. Sa vie était agréable : il y avait des petits gâteaux, du rosé, des gens aimables, toutes les filles aux petits soins pour lui. [...] Ça lui rappelait les bars de province, on ne savait jamais qui viendrait, qui se mêlerait de parler à qui, de quoi on rigolerait, s'il y aurait de belles engueulades ou d'inattendues collisions libidinales. (II : 198)

- 22 Des amitiés s'y nouent et se renforcent en dehors de toute logique sociale et toujours par l'intermédiaire de la nourriture ou du grignotage :

Sylvie s'est entichée de la bande, à sa façon, et elle vient tout le temps avec des gâteaux faits maison. (II : 207)

Elle passe beaucoup de temps en cuisine, quand elle vient, elle continue de faire des gâteaux. Elle dit que ça ne sert à rien, ce qu'ils font, mais elle passe la moitié de sa vie parmi eux. (II : 399)

Céleste descend avec ses deux cageots remplis de victuailles, elle est saluée de loin, forcément, ils sont contents de la voir : de la bonne nourriture, gratuite. (II : 221)

- 23 La société parallèle finit par s'établir dans des camps, d'abord improvisés puis de plus en plus sophistiqués. On organise des rencontres régulières, les fameuses « convergences », lors desquelles Vernon fait danser les participants, en les connectant au « quartz macrocristallin » (III : 18) et en provoquant chez eux des expériences mystiques, à l'aide de la musique seule. Or, entre deux épiphanies, il s'agit, bien sûr, de continuer à vivre au quotidien et à s'organiser, y compris au niveau de l'approvisionnement et de l'alimentation. Toute une économie indépendante s'installe donc progressivement :

Au début, oui, composer un menu pouvait demander deux heures de négociation, pour décider s'ils allaient plutôt bouffer du riz à la sauce tomate ou du thon avec du maïs. Depuis, ils ont progressé – ils ont appris à se taire. Le silence, en communauté, est une valeur inestimable. (III : 98)

Olivier avait acheté des plaques de chocolat noir dans une station-essence. Une véritable réserve. Il avait expliqué [à Stéphanie] que chaque participant laissait quelque chose « pour la communauté », ce qu'on voulait. Il disait le chocolat c'est bien c'est du magnésium et c'est pas difficile à stocker. (III : 121)

[Laurent] aimait cuisiner. Il mettait trop d'oignons, dans tout, mais il faisait partie du paysage. [...] Ils ne sont d'accord sur rien, mais ça n'a aucune importance parce que quand il s'agit de nourrir la meute on se fout de savoir si politiquement on est raccord ou pas. (III : 145)

Gérer la cantine, par exemple, a toujours enchanté [Pamela]. Il y a sur chaque camp un endroit abrité où les participants laissent ce qu'ils veulent. Ça fait partie du trip. C'est comme ça qu'ils mangent. Et qu'ils ont des chaussettes et des tee-shirts neufs, autant qu'ils peuvent en porter. On trouve de tout, à la cantine. Un édredon, un quartz rose gros comme le poing, du sel de l'Himalaya, des piles, une boîte de Dafalgan, des boîtes de conserve, une bouteille de mezcal, des bougies, du chocolat, une paire de ciseaux, un stylo-plume, un harmonica, une vierge de Guadalupe miniature... Pamela trie, empaquette, recense. Elle tire un plaisir enfantin à gérer ces cartons. (III : 174-175)

- 24 La cantine, cette caverne d'Ali Baba postmoderne, illustre parfaitement la nouvelle société utopique, située quelque part entre les agapes des premières communautés chrétiennes, les rêves d'un communisme primitif et les fantasmes contemporains des sociétés parallèles, fonctionnant en dehors du système monétaire et du contrôle étatique, dans un anarchisme joyeux et ludique. De plus, il s'agit d'un véritable « paradis alimentaire », une oasis de liberté (où même les femmes au régime consomment du Nutella – III : 205) au milieu d'une société obsédée par le culte de la minceur d'une part et la diététique de l'autre.

- 25 Or, un tel état paradisiaque ne saurait durer. Avec le temps et l'élargissement progressif de la « secte », de nouveaux arrivants profanent assez rapidement la pureté des camps initiaux et y font pénétrer la bêtise environnante :

Il y en a une qui dit « je crois que je fais une OD de sucre, je suis complètement déprimée, là ». Elle a dû manger la moitié d'un croissant. Elles sont obsédées par

leurs poids. Elles ne parlent que de nourriture. De sucre, de gras. De bio. De gluten. Elles refusent de partager la table commune. Quand elles voient Pamela manger un morceau de pain, elles font exactement la même gueule que si elle se branlait à table. Comment ça se fabrique, deux connasses pareilles ? (III : 172)

- 26 Assez significativement, cet épisode se trouve au tout début de la courbe descendante qui, du départ de Vernon au massacre final de la communauté par une jeune fanatique, marque le dernier tome de la trilogie. La renaissance du mouvement religieux, ébauchée à la fin du livre, se passera, elle, de toute allusion à la nourriture.

- 27 Il est intéressant que, dans la « société-hors-les-convergences », un seul type d'endroits rappelle – quoique très imparfaitement – le bonheur connu par les disciples de Subutex. Ce sont les bars enfumés, auxquels les héros ne cessent de déclarer leur amour et qui fonctionnent comme de véritables lieux d'initiation à l'amitié, à la sexualité, à la sociabilité en général :

Vernon est dans son élément. Il aime le bruit, les corps qui passent d'une table à l'autre, les éclats de rire, la musique flamenco qu'il n'aurait jamais écoutée chez lui, les odeurs d'alcool froid de parfums et de produits vaisselle, il y a au fond de la salle une petite brune qui le regarde, de loin, c'est comme une danse – une drague du bout des cils, en faisant autre chose, un intérêt flottant et persistant. (I : 91)

Le bien que ça fait, de fumer dans un bar. Première bonne soirée depuis des lustres. (II : 345)

« Son bar » [à Xavier], un couloir miteux et enfumé planqué au fond du XVIII^e. On y riait gras, entre deux parties de cartes, en plongeant de grosses mains dans les coupelles de cacahuètes, et les gens qu'il trouvait « pittoresques » étaient juste des alcooliques qui le faisaient se sentir comme un dieu en le traitant comme un « monsieur » du cinéma. (II : 377)

- 28 L'un des bars parisiens, le Rosa Bonheur des Buttes-Chaumont, sert d'ailleurs de lieu de rencontre à tous les amis et admirateurs de Subutex, dans le tome deux de la trilogie. C'est là que la future communauté des convergences se met en place et commence à rêver d'une aventure commune.

Le malaise alimentaire

- 29 Or, en dehors du paradis des convergences et des bars qui en préparent en quelque sorte l'avènement, la nourriture rime avec un malaise, voire une souffrance. C'est l'implacable logique de l'alimentation qui isole en premier les personnes démunies et qui castre les hommes pauvres aux yeux des jeunes femmes plus aisées :

[Vernon] a envie d'un café serré, d'une cigarette à filtre jaune, il aimerait se griller une tranche de pain et déjeuner en parcourant les gros titres du *Parisien* sur son ordinateur. Il n'a pas acheté de café depuis des semaines. Les cigarettes qu'il roule le matin en éventrant les mégots de la veille sont si fines que c'est comme tirer sur du papier. Il n'y a rien à manger dans ses placards. (I : 9)

La vraie pénurie de blé⁷ s'était déclarée à cette époque, exacerbant sa tendance à l'isolement. Dîner chez quelqu'un sans avoir de quoi payer une bouteille le dissuadait d'accepter les invitations. (I : 28)

[Céleste] veut qu'ils marchent jusqu'au McDo pour qu'il lui offre un Very Parfait chocolat. [...] Vernon répond qu'il n'a pas une thune, non, même pas pour une glace, et s'il en avait, pitié, ce ne serait pas pour l'inviter au McDo. [...] Elle doute : à ton âge, excuse-moi, mais même pas pouvoir se payer un café, comprends que ça m'interloque. (I : 107)

- 30 Même au sein des couches sociales plus élevées, c'est encore la nourriture qui permet de discriminer, d'exclure, de stigmatiser : n'ayant pas d'enfants, Émilie « fait tache aux repas de famille » (I : 55), tandis que Gaëlle se croit obligée de manger de la viande rouge qu'elle déteste pour « réparer » son organisme après chaque cycle menstruel qui l'épuise physiquement et l'isole de la société pendant toute une semaine (II : 276).
- 31 À une échelle plus large, toute la société occidentale semble frappée d'une sorte de damnation alimentaire : elle torture des animaux dans les abattoirs (II : 277) pour en fabriquer des burgers qui « sent[ent] le cadavre » (*ibid.*), elle emploie des centaines de cerveaux brillants uniquement pour discuter des « couleurs à utiliser pour un pot de cornichons » (I : 69) et, tandis que les clients paient très cher des produits de mauvaise qualité (III : 292), le personnel des restaurants est maltraité à les préparer :
- Ses mains lui font mal. [Céleste] s'est brûlée, coupée, cognée. Elle n'aurait pas cru que préparer des sandwiches, des salades et des croquettes soit aussi éprouvant. [...] Elle s'est salement brûlée, les premiers jours, en lançant des croquettes congelées sur l'huile bouillante. On l'avait prévenue de ne pas le faire, mais elle était pressée. (III : 281)
- 32 Des conflits religieux, sociaux et intergénérationnels passent, eux aussi, par l'assiette et le verre, ce dont témoignent les scènes entre Sélim et Aïcha, sa fille nouvellement convertie à l'Islam :
- 33 Elle avait découvert la foi. Il l'avait vécu comme une condamnation de tout ce qu'il était. Ça voulait dire : ton amour du cinéma français : de la merde. Boire du vin avec tes amis : de la merde. Ton abonnement à l'opéra : de la merde... (II : 168)
- Quand ça a commencé, quand il a entendu les Français s'en prendre aux immigrés au son d'un tonitruant « pinard et saucisson », il a fait comme tant d'autres : il a préféré feindre ne pas comprendre. Tout était dit, pourtant : voilà l'idée qu'ils se faisaient du pays des droits de l'homme. Du vin et de la cochonnaille. (II : 171-172)
- 34 Et, lorsque la situation s'envenime jusqu'aux vengeance et tortures – que les gangsters payés par Dopalet infligent à Cécile – c'est une fois de plus la privation alimentaire qui entre en jeu : « Il lui laissait [à Céleste] de l'eau dans des petites bouteilles en plastique. Jamais de nourriture. Elle ne mangeait que quand il venait. » (III : 321)
- 35 Donc, rien de surprenant qu'à la toute fin du livre, lorsque Vernon Subutex survit par hasard au massacre de Rennes-le-Château, il entame spontanément une sorte de grève de la faim. Ne plus faire de mal à personne et disparaître soi-même peu à peu, telle devient la tâche du gourou qui a perdu ses fidèles :
- [Marcia] s'inquiète encore quand il ne réussit pas à manger. Ça ne rentre pas. C'est toute une histoire pour qu'il avale une moitié de pomme. Ça le rassure de sentir son corps s'amincir. Il n'aime pas qu'elle s'en fasse, de toutes les émotions c'est la plus intense qu'il ressent. Il n'a pas envie de manger. Ça lui plaît d'être comme un oiseau. Très léger. Presque absent, déjà. (III : 385)
- 36 En guise de conclusion de cette petite « sociologie de l'alimentation » vue à travers la trilogie despentienne, rappelons une conviction qui se répète à plusieurs reprises dans le roman, avant d'être explicitement formulée par le personnage de Sylvie : « je crois aux intestins, moi, un jour tu verras on comprendra que la psychologie, on s'en fout, c'est les intestins qui font tout » (II : 208). En effet, difficile de mieux résumer un roman et un état de société où tout (des hantises d'un passé violent aux espérances postmodernes) passe systématiquement par le ventre.

BIBLIOGRAPHIE

Despentes, Virginie, « Dans *Vernon Subutex* Virginie Despentes cartographie la société », entretien accordé à Nelly Kapriélian, *Les Inrockuptibles*, 1^{er} février 2015, disponible sur : <https://www.lesinrocks.com/2015/02/01/livres/dans-vernon-subutex-virginie-despentes-cartographie-la-societe-11552757/> <consulté le 13.03.2018>

Despentes, Virginie, *Vernon Subutex I*, Paris, Grasset, 2015.

Despentes, Virginie, *Vernon Subutex II*, Paris, Grasset, 2015.

Despentes, Virginie, *Vernon Subutex III*, Paris, Grasset, 2017.

Despentes, Virginie « *Vernon Subutex* est construit comme les épisodes d'une série contemporaine », entretien donné à Éléonore Sulser, *Le Temps*, 1^{er} juin 2017, disponible sur : <https://www.letemps.ch/culture/virginie-despentes-vernon-subutex-construit-episodes-dune-serie-contemporaine> <consulté le 13.03.2018>

Poulain, Jean-Pierre, *Sociologie de l'alimentation*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.

Rosnay, Stella et Joël de, *La mal bouffe*, Paris, Orban, 1979.

NOTES

1. Virginie Despentes, « *Vernon Subutex* est construit comme les épisodes d'une série contemporaine », entretien accordé à Éléonore Sulser, *Le Temps*, 1^{er} juin 2017, disponible sur : <https://www.letemps.ch/culture/virginie-despentes-vernon-subutex-construit-episodes-dune-serie-contemporaine> <consulté le 13.03.2018>

2. Virginie Despentes, « Dans *Vernon Subutex* Virginie Despentes cartographie la société », entretien accordé à Nelly Kapriélian, *Les Inrockuptibles*, 1^{er} février 2015, disponible sur : <https://www.lesinrocks.com/2015/02/01/livres/dans-vernon-subutex-virginie-despentes-cartographie-la-societe-11552757/> <consulté le 13.03.2018>

3. Stella et Joël de Rosnay, *La mal bouffe*, Paris, Orban, 1979.

4. Jean-Pierre Poulain, *Sociologie de l'alimentation*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 116.

5. Les chiffres romains I, II et III désignent respectivement le premier, le deuxième et le troisième tome de la trilogie.

6. Jean-Pierre Poulain, « L'Obésité et les statuts socio-économiques », *Sociologie de l'alimentation*, Paris, P.U.F., p. 99-108.

7. L'argot est ici significatif puisque le terme « blé » qui désigne l'argent renvoie en même temps à la nourriture (une céréale de la famille des graminées dont la graine sert à l'alimentation humaine).

RÉSUMÉS

Sans se concentrer spécialement sur la nourriture, la trilogie despentienne n'en offre pas moins au lecteur une véritable « sociologie de l'alimentation », telle qu'elle est vécue et conceptualisée dans la France contemporaine. Assez significativement, toutes les grandes tendances évolutives repérées par les chercheurs en sociologie de l'alimentation ou en *food studies* au cours des vingt dernières années se trouvent confirmées, abondamment illustrées et débattues avec verve dans le texte de *Vernon Subutex*. Ainsi, l'obligation de « cartographier la société » dont l'auteur ne cesse de se réclamer reste valable également pour les domaines de la nourriture, de la gastronomie, des rituels de l'alimentation. L'article en repère et classe les plus marquants : la « malbouffe » et le grignotage, l'obésité et les troubles alimentaires, les animaux à table, le malaise alimentaire et bien d'autres.

While not specifically about food, Virginie Despentes' trilogy *Vernon Subutex* still provides the reader with a true « sociology of food », as it is lived and thought of in contemporary France. Every major shift that sociology or food study have documented in the last twenty years are inscribed and strongly discussed in the novels. The way Despentes endeavours to « map out society » shows also for food, gastronomy, and eating habits. This paper identifies the main problems linked to food : bad food and nibbles, obesity and eating disorders, animals, eating unease and many others.

INDEX

Keywords : contemporary French novel, Vernon Subutex, sociology, food

Mots-clés : roman français contemporain, Vernon Subutex, sociologie, alimentation

AUTEURS

EVA VOLDŘICHOVÁ BERÁNKOVÁ

Eva Voldřichová Beránková est maîtresse de conférences en littérature française et directrice du Département de français à l'Institut d'Études Romanes de l'Université Charles. Ses recherches portent, d'une part, sur le roman symboliste dans le cadre d'un projet international intitulé « Nouvelle Renaissance de l'Occident » où elle a publié une monographie collective intitulée *Dusk and Dawn : Literature Between Two Centuries* (2017) et, d'autre part, sur le roman français et québécois contemporain.